



JEAN-LUC BERTINI/POUR LA CROIX

COMMENTAIRE

II. Loin au-delà des mots

Elles sont nombreuses, les Béatitudes, dans l'ensemble de la Bible (cf. séquence 1). Et elles le sont dans le Nouveau Testament, bien au-delà de ce que l'on imagine habituellement, pensant à celles, emblématiques il est vrai, que rapportent Matthieu et Luc (Mt 5, 1-12; Lc 6, 20-26), qui figurent au cœur des Évangiles comme un joyau ciselé. Il en est bien d'autres, issues de la même source : les Béatitudes sont une parole vive, qui vient débusquer l'homme hors de ses chemins routiniers, pour lui découvrir le passage de Dieu là, auprès de lui, et sa présence.

Certains pensent utile de compter les Béatitudes, comme pour ne rien en perdre. Mais ce comptage ressemble à une mise en bocaux, quand le fleuve est si large. Plus d'une trentaine dans le Nouveau testament, issues d'une source unique. Les Béatitudes sont irruption de Dieu, elles sont résurrection, bonheur indicible quand s'éveillent en l'homme l'aurore et la plénitude du printemps de Dieu.

Il faudrait les entendre toutes ensemble pour saisir ce que signifie béatitude(s), et pour saisir cette onde de bonheur qui prend l'homme dans la rencontre de Jésus. La présence de Jésus est béatitude, irruption de Dieu, et les mots qu'il dit ne sont que des échos, des reflets de son être même. La Béatitude est dans la présence indicible de Jésus et ce qu'elle éveille en l'homme. Lui, l'homme des Béatitudes, touche l'homme du bonheur de Dieu : les pauvres se lèvent, les aveugles voient, le pécheur est pardonné. Celui qui s'approche de Jésus est guéri et se lève, touché par la Résurrection, la marque de Dieu.

C'est de l'intérieur que l'homme perçoit comment la Béatitude est vraie. Il se fait alors en lui, en profondeur, comme un maillage, une rencontre : connivence, bouture profonde. Le bonheur que tracent les Béatitudes est immense et fort. Mais il est exigeant aussi : y est inscrite en filigrane la croix du disciple à la suite du maître.

JACQUES NIEUVIARTS
Exégète assomptionniste

DEMAIN : « Heureux les affligés »,
avec Rolphe Papillon.

Daniel Mennechet : « Quand on est dans la rue, on se sent rien du tout. Les gens vous regardent et vous font sentir que l'on est comme des "déchets de la rue" ».

» de la rue du Bac et je porte toujours la médaille que j'ai achetée là-bas. C'est la misère qui m'a fait revenir vers Dieu. J'avais toujours l'espoir qu'il me pardonnerait, qu'il m'aiderait. Je sortais d'une église le cœur plein de courage. Depuis, je vais plusieurs fois par semaine à la messe. Plutôt à celle du dimanche soir à Belleville. J'aime écouter l'Évangile. Il raconte des aventures humaines, des combats. Et le Christ nous explique comment combattre. À la messe, tout le monde est égal. Là, fidèle parmi les fidèles, je n'avais plus le sentiment que l'on me regardait comme une bête. Il y a quelque chose de familial dans cette assistance attentive.

Quelle a été l'attitude de votre famille quand vous étiez à la rue ?

Je suis sûr qu'ils m'auraient aidé et qu'ils auraient trouvé une solution

pour moi. Mais je ne voulais pas qu'ils me voient comme ça. Pendant dix ans, je ne leur ai pas donné d'adresse. C'est un de mes frères

« Ma foi n'a rien d'explosif. Je ne fais pas le signe de croix devant chaque église. Mais, dans la misère, j'ai prié Dieu. »

qui m'a retrouvé. Il connaissait un directeur à La Poste qui a retrouvé mon numéro de compte à La Poste et mon adresse. Ils m'ont organisé mon anniversaire. Cette année-là, il tombait juste le jour de Pâques. Étonnant ! Ce qui m'a peut-être le plus touché, c'est de retrouver ma

fillette, la fille de ma sœur. Je l'avais quittée à 10 ans, elle a maintenant 23 ans. Je la vois régulièrement.

Aujourd'hui, vous êtes aussi engagé au « collectif des Morts de la rue ». Pourquoi ?

Cela aurait pu m'arriver, à moi aussi, de mourir dans la rue. J'aurais été bien content que quelqu'un m'accompagne jusque dans ma tombe, pour ne pas être seul à la fin de mon parcours. On se retrouve à deux volontaires dans les locaux de l'Institut médico-légal si les personnes sont mortes dans la rue, ou dans un hôpital. Le camion funéraire de la mairie de Paris nous attend et charge quatre cercueils. On monte avec le chauffeur pour aller au cimetière de Thiais. Là, on passe acheter des fleurs avec l'argent confié par le collectif. Devant le caveau en ciment, on lit à deux un poème qui

a souvent été écrit par des membres du « collectif des Morts de la rue ». C'est tout ce que l'on peut faire, car on ne connaît pas la religion de la personne qui est enterrée. Elle peut avoir été athée. Il s'agit de la respecter. Après la cérémonie, le chauffeur nous redépose au Kremlin-Bicêtre. Les deux volontaires vont au café pour remplir une feuille à remettre au collectif. Elle indique comment s'est passé l'enterrement, comment se sont comportés le chauffeur et les porteurs. C'est important d'être là. Au début j'ai assisté à l'enterrement d'un enfant. Les porteurs faisaient n'importe comment avec le petit cercueil. Cela m'a marqué. Pendant les premières années, j'accompagnais des convois deux fois par semaine. Aujourd'hui, nous sommes plus nombreux et je suis moins sollicité.

À la lumière du récit de votre vie, comment réagissez-vous à cette Béatitude : « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre » ?

Je préfère cette formulation au « Bienheureux les pauvres ». Peut-être que cette Béatitude veut dire que nous les pauvres serons mieux traités que les riches là-haut, que Dieu accueillera d'abord les pauvres, avant les riches. Le pauvre peut être aussi riche dans son cœur, donner aux autres. À l'opposé, quand j'étais dans la misère, des riches qui devaient avoir une âme de pauvre m'ont aidé. Maintenant, je me vois comme « une âme de pauvre avec un cœur riche ». La misère m'a obligé à ne pas être renfermé sur moi-même, à faire confiance pour pouvoir m'en sortir.

RECUEILLI PAR
PIERRE COCHEZ